

**LIBERE
SUR
PAROLE**



CYRIL CERDAN

REMERCIEMENTS

À Dieu bien entendu 😊

À Angélique, Pierre et Claire Moulas Thierry et Carine pour leur relecture et les corrections.

À ma femme pour son soutien et ses encouragements.

Ma famille et mes proches que j'aime malgré les failles de chacun.

J'ai voulu être au plus proche de la réalité telle que je l'ai vécue qui n'est que mon angle de vue et donc peut-être pas la vérité absolue.

L'ensemble des citations bibliques proviennent des versions Darby et Louis Segond.

(Tous droits réservés)

10 JANVIER 1987

Je suis né dans une période de changement, d'ouverture, d'exploration, d'accélération...

Source WIKIPEDIA :

Les années 1990 sont marquées par la démocratisation d'Internet et l'engouement pour les « nouvelles technologies » avec le boom des startups. La décennie voit le début des biotechnologies avec le premier clonage, les organismes génétiquement modifiés, le début du séquençage du génome humain et l'introduction du test ADN par la police scientifique.

En Occident, on note la popularisation de la musique techno. Le hip-hop monte en puissance et devient l'un des styles les plus populaires à la fin de la décennie. Pour le souvenir j'ai été bercé par des groupes tels qu'Alliance Ethnik, Corona, Mc Solar, Ace of Base... Une culture « Street » et colorée qui m'a profondément impacté. Des rappeurs mélomanes, des revendications posées, pesées et grand public, loin du rap virulent et agressif que nous pouvons connaître aujourd'hui dans les années 2000.

La démocratisation de la télévision par câble et satellite et la libéralisation des ondes apporte une diversification des programmes. L'industrie du jeu vidéo se développe également, et son chiffre d'affaires finit par dépasser celui de l'industrie cinématographique. Le jeu vidéo connaîtra une forte explosion dans les années 1990 et s'ouvrira de plus en plus au grand public, notamment avec les sorties des Sega Saturn et Sony Play Station suivis par la Nintendo 64, consoles de salon capables d'afficher des jeux entièrement en 3D. Nintendo et les évolutions de sa Gameboy ont contribué également à ce succès.

NAISSANCE

Je suis donc né le 10 janvier 1987 à Valence dans la Drôme. Ma naissance fut difficile car je suis sorti bleu du ventre de ma mère avec le cordon ombilical enroulé plusieurs fois autour du cou. Mon père n'a donc pas pu couper le cordon. Avant ma naissance un médecin avait dit à ma mère, après l'échographie, que je serais sûrement malformé ou trisomique. Je vous laisse imaginer l'angoisse, le stress, les tensions et l'état émotionnel dans lequel se trouvait ma mère pour son premier enfant.

Je suis l'aîné de trois frères : j'ai à peu de chose près trois ans d'écart avec le second et quatorze ans avec le dernier.

J'ai grandi chez mon arrière-grand-mère qui me gardait avec mon cousin plus vieux de 10 ans que je considérais comme mon frère. Mes deux parents travaillaient toute la journée. Ma mère dans son salon de coiffure et mon père dans une boîte d'informatique. Mon quotidien oscillait entre la maternelle, l'appartement de mon arrière grand-mère et le bar tabac-presse de mes grands-parents.

Dans le bar de mes grands-parents, ma nourriture spirituelle était constituée des aventures des super-héros des comics et des Marvel. Sagement assis dans un coin du bar pour ne pas déranger et étant trop jeune pour savoir lire, tentant de terrasser l'ennui, je passais mon temps à regarder les images et à m'évader dans mon imaginaire enfantin me mettant en scène à la place de ces héros imaginaires.

Le bar de mes grands-parents était un bar de style PMU où se mêlaient au milieu d'une odeur très caractéristique de bière et de cigarette froide, des discussions passionnées et animées souvent par ce carburant qu'on appelle éthanol. Mon grand-père d'adoption mais de cœur (je l'ai appris plus tard) était dirigeant dans un club de rugby et de ce fait beaucoup de rugbymen se pressaient dans ce lieu pour éteindre leur soif d'authenticité. J'ai été témoin d'une scène assez intense durant laquelle un homme immense de par sa carrure sortait un autre homme (tout aussi impressionnant) du bar à coup de tête. Je restais dans mon coin sagement, analysant les situations, les personnalités. Toujours sagement pour ne pas déranger car il ne fallait pas

déranger. Moi, fidèlement, j'obéissais. Je me questionnais sur tout un tas de sujet. J'ai toujours eu une aptitude à philosopher.

J'habitais en appartement à Valence avec mes parents. Nous avons l'espace nécessaire pour quatre et on ne manquait de rien. Nous avons tout ce qu'il nous fallait notamment un téléviseur avec un home cinéma dernier cri pour l'époque. Je me souviens encore des scènes des films de Bruce Lee et des RoboCop, des films avec Stallone et Van Damme... J'en prenais plein la vue et ça alimentait mon imaginaire : j'aimais m'identifier à ces héros.

Enfant, lorsque je me couchais, je n'étais pas tranquille la nuit. Il me fallait mon doudou et ma sucette. J'avais peur, je faisais des cauchemars et lorsque je ne faisais pas de cauchemars, je voyais des silhouettes se mouvoir autour de moi et toutes ces choses m'effrayaient. Je me construisais une muraille de protection avec mon traversin et sous ma couverture ma « susu » et mon doudou me rassuraient et j'arrivais ainsi péniblement à trouver le repos.

Aussi loin que je puisse remonter dans mon passé, je me souviens qu'il existait un conflit entre mes parents. Je sentais de l'amour entre eux mais aussi de la violence qui suintait dans leurs mots et dans leur résonance. Je comprends maintenant, avec le recul, que l'alcool avait modifié en grande partie leur personnalité. Je me souviens de l'alcool, des fêtes que faisaient mes parents avec leurs amis... De l'alcool, il y en a toujours eu mais pour moi rien d'anormal : quand on est élevé dans un bar et que c'est le quotidien de ses parents, ça fait partie du décor.

Puis vient la période durant laquelle mes parents ont décidé de faire construire une maison car mon petit frère grandissait et notre trois pièces devenait limite pour quatre personnes. En attendant, nous sommes allés habiter chez mes grands-parents tenanciers du bar tabac presse pendant environ quatre ans.

Mes frères et moi grandissions. D'après mes parents j'étais jaloux de mon deuxième frère (celui avec qui nous avons presque trois ans de différence) depuis sa naissance. Ils étaient persuadés que je nourrissais du ressentiment envers lui puisqu'il accaparait leur

attention. Moi qui m'étais installé dans une relation privilégiée avec eux comme un fils unique. Pourtant, j'ai toujours aimé mon frère. Je ne me souviens pas du contraire. Mais il y a eu petit à petit comme une distance entre nous.

J'étais ce petit enfant sage essayant le plus possible de ne pas déranger, d'être dans les clous pour faire plaisir à mes parents. Mon frère, lui, était d'une sagesse apparente car en privé il faisait tout un tas de bêtises ou me confiait des desseins que je jugeais machiavéliques surtout pour un enfant de son âge. Quand mes parents s'apercevaient d'une bêtise, il prenait son masque d'innocence et d'insouciance et mes parents le cajolaient et vantaient sa douceur et sa politesse. Il a commencé à naître en moi une certaine colère face à cette injustice, moi qui essayais de faire plaisir, de satisfaire au mieux les attentes de mes parents. Je me demandais comment ils pouvaient ne pas voir que mon frère jouait un rôle, une comédie et qu'il s'en amusait même !

L'alcool coulait toujours à flot le midi et le soir chez mes grands-parents. Ma grand-mère était alcoolique tout comme mes parents et il ne se passait pas une soirée sans

le rituel de l'apéro, le couronnement d'une journée pleinement accomplie.

De mes six à mes dix ans j'ai été bercé par le Club Dorothee et les Mini Keum's. Une véritable religion pour moi. Durant ce temps consacré, la vie n'avait plus d'emprise sur moi. Les épisodes passaient toujours trop vite à mon goût, me replongeant inlassablement dans la monotonie du quotidien.

À six ans, je suis rentré à l'école primaire de Chabeuil, ville où mes parents faisaient construire notre maison. Mes journées étaient rythmées par l'école, le goûter et les devoirs. Nous étions gardés chez une tante de ma mère. Je garde un souvenir mitigé de cette période : durant les repas la tante de ma mère nous forçait à manger des aliments que je n'aimais pas, j'étais raillé et rabaissé, jugé stupide car toujours hors-sujet lors des débats. J'étais sur la réserve face à ces personnes qui me trouvaient bien impoli de ne pas manger ce que l'on me donnait et qui me le faisaient comprendre avec mépris.

Je passais du temps avec leurs petits-fils et petites-filles qui bénéficiaient d'un tout autre traitement : plus

favorable et volontairement exagéré pour bien marquer la différence entre eux et moi. J'avais l'impression de déranger, de ne pas être à ma place chez ces gens de ma famille à qui ma mère donnait pourtant une rémunération pour la garde et les repas.

De retour à Montéleger chez mes grands-parents, c'était l'habituel rituel de l'apéro qui amorçait toujours les soirées de disputes et les divisions. L'alcool se faisait toujours plus pressant. L'Ethanol commençait à réclamer son dû dans la vie des membres de ma famille. Ma grand-mère et mon grand-père ont failli en payer les frais à force de grandes disputes qui les ont presque conduis à la séparation. Nous étions protégés avec mon frère mais je sentais l'atmosphère devenir de plus en plus pesante.

La nuit, je me livrais à mon éternelle lutte : celle de trouver le sommeil. Je faisais toujours des rêves plus vrais que nature dans lesquels j'étais persécuté par des personnes. Dans la pièce où je dormais, en face du lit, il y'a avait un vieux fauteuil où le soir dans la pénombre de la pièce se dessinait une silhouette d'une femme assise en train de me regarder. N'ayant plus de doudou ni de sucette pour apaiser mes angoisses, je me réfugiais sous

les couvertures, tentant de me convaincre que c'était une protection infranchissable. Je finissais par tomber de fatigue jusqu'à l'aube d'une nouvelle journée. J'ai tenté d'avertir mes parents sur ce qu'il se passait, sur ce que je voyais durant mes nuits mais en vain : ils ne pouvaient pas me comprendre. Ils mettaient ça sur le compte de l'imagination débordante chez le jeune enfant. Le jour où nous avons déménagé, ces visions cessèrent de se manifester.

ENFANT DE LA BALLE

A environ 8 ans, j'ai commencé le tennis dans le club de Chabeuil. J'ai fait du tennis pour suivre un de mes grands cousins que la tante de ma mère gardait, car je ne connaissais rien et je n'avais pas de passion profonde pour le sport.

Je m'amusais au tennis. J'allais rencontrer des copains, on partageait de franches rigolades. Je n'étais pas vraiment un cadoret et je ne souhaitais pas forcément le devenir. Je me sentais libre. Plus sous un joug familial. Plus obligé d'être tel que l'on voulait que je sois comme chez la tante de ma mère. Je pouvais souffler enfin, profiter et juste me faire plaisir.

Un jour, vers mes 10 ans, alors que j'étais écarté de toute compétition, un tournoi mixte a été organisé et je me suis retrouvé à jouer... contre une fille. Moi qui avais été éduqué dans un univers viril, avec quelques bonnes gifles un peu appuyées de mon père, l'univers du rugby autour duquel j'ai gravité, je m'étais forgé une carapace d'homme dur, résistant, pour coller à l'image de ce que l'on attendait de moi.

J'ai donc joué le match contre cette fille que je me devais sur l'honneur de battre à plate couture et... j'ai lamentablement perdu ! Je me suis alors senti en colère contre moi-même : ma fierté en prenait un coup et en public de surcroît.

Cette défaite a marqué un tournant dans ma vie, comme un déclic, une révolution : plus jamais ça ! Je me suis dit : « Je vais faire mon possible pour ne plus connaître cette sensation d'échec et d'humiliation ». Je me suis alors entraîné, j'ai fait du mur pendant des heures et des heures en travaillant mon touché et mes réflexes. De désintéressé que j'étais par la pratique du tennis je suis devenu plus qu'intéressé : je trouvais mon identité dans ma réussite, dans ce que je produisais. Dans la vie il y avait

d'un côté les losers et de l'autre les winners : c'est ce que me répétait mon père. Présenté comme ça, dans quel camp auriez-vous voulu être ?

J'ai commencé à progresser montant de niveau, changeant de groupe pour arriver dans celui des meilleurs du club. Je sortais mon père du lit quasiment chaque dimanche matin tôt pour qu'il me renvoie les balles afin que je m'entraîne. Petit à petit et surtout après l'emménagement sur Chabeuil, nous avons commencé à fréquenter le club de tennis plus intensivement. Mes parents se sont liés d'amitié avec des dirigeants faisant partis aussi du club des amicaux de l'apéro et donc une raison de plus pour y aller. Après un tournoi à Montéleger où j'étais sorti victorieux et j'avais remporté le tournoi, la coupe, les félicitations et l'admiration, je savais désormais que je voulais être dans le camp des winners et accumuler encore des victoires et des trophées. En écrivant ce texte il me vient une punch line qui dirait « **Pour des trophées, j'en ai trop fait !** » Fort de ces succès grandissants durant les tournois, mon père s'est intéressé de plus près à moi et ma carrière.

Petit à petit mon père s'est mis à me considérer comme un poulain qu'on entraîne pour la victoire, une machine de guerre, sans faille, sans émotion ni sentiment avec pour seul objectif la gagne. Pour lui faire plaisir et parce que je ne voulais pas le décevoir, je devenais ce qu'il attendait de moi.

D'un plaisir enfantin dénué de tout objectif autre que celui d'être bien et de se faire plaisir, le tennis est devenu en quelque temps une manière de montrer ma valeur aux yeux du monde et de mon père. Je ne jouais plus que pour un objectif : progresser, être reconnu par mon père et pour ce faire, arriver au summum du winner : être numéro 1 mondial.

Mon père ayant fait un transfert d'identification sur moi, je portais son incapacité à avoir pratiqué un sport, ses frustrations, ses désillusions, sa potentielle seconde chance. J'étais presque comme une extension de lui-même puisqu'il m'a engendré et étant donné qu'il se croyait parfait, il lui était improbable que j'échoue.

Il attendait le meilleur de moi et lorsque je perdais, je me prenais pendant des heures et des heures des analyses,

des remontrances. J'avais un cerveau lent à comprendre. Je lui faisais, d'après lui, perdre son temps...

Je ne faisais plus de tennis vraiment pour moi mais pour lui. Ma personnalité avait changé : j'étais devenu colérique, frustré par mes performances négatives, outrageux envers mes adversaires, poussant toujours plus loin l'exigence vis-à-vis de moi-même.

Une fois, à un tournoi de tennis, j'ai joué un match de demi-finale avec une telle douleur au niveau du pied que c'était comme si on m'enfonçait un clou à chaque pas. J'ai quand même insisté mais je me suis incliné au troisième set. J'ai appris plus tard en allant passer des radios que j'avais l'os du péroné fissuré à cause des appuis répétés sur le sol dur du court. Ca aurait normalement dû m'alarmer mais quand les parents des autres joueurs ont appris cela, ils ont félicité mon père pour ma persévérance et mon esprit combatif en insistant sur le fait que leurs enfants à eux n'auraient pas encaissé tout ça. Du coup, en voyant la fierté de mon père qui racontait cette histoire, je me prenais pour un héros bravant le danger malgré la blessure. Je suis devenu fier d'être résistant à la douleur. Il faut dire que j'étais bien entraîné car à la moindre petite

bêtise à la maison on prenait de sacrées tournioles sans compter les années de martinet.

La violence, au fur et à mesure que je progressais dans le tennis, se faisait de plus en plus grande, choquante, marquante, tant dans les mots que dans les gestes. Vers l'âge de treize ans, j'ai perdu une finale départementale contre un ami d'enfance. Je n'arrivais pas à libérer mon jeu car il y a avait une attache émotionnelle avec mon jeune camarade et je n'arrivais pas à être sérieusement concentré. J'ai perdu le match au troisième set. J'étais bien sûr déçu de ne pas être arrivé à jouer lors de cette finale qui aurait apporté un trophée de plus pour orner l'étagère de ma chambre mais ce n'était pas comparable à la déception de mon père. C'était un peu un combat de coq entre son enfant et l'enfant d'un de ses amis qui se jouait et je venais de perdre. Sa fierté et sa réputation étaient mises à rude épreuve. Il écumait de rage. Je me suis avancé vers lui conscient de mon manque d'implication. J'avais été nul et c'est cet aveu que je lui fis tout en m'approchant. Je me présentais devant lui comme un agneau qu'on mène à l'abattoir sachant que quelque

chose allait se passer mais ne sachant pas quoi. J'avancerais malgré tout dans sa direction.

Arrivé à sa hauteur, dans un accès de rage, il m'a, semblait-il (car la scène reste confuse dans mon esprit), soulevé du sol et mis un violent coup de tête. Mes narines se sont mises à saigner et mon père, lui, a tracé sa route en direction du bar du club house sous le regard d'une bonne vingtaine de personnes et aucune n'a bronché. Je me sentais humilié devant mes camarades de tennis, honteux, déconcerté... J'aurais voulu ne plus exister. Que ma vie s'arrête là.

La vie continuant de me porter malgré toutes mes pensées sombres et suicidaires, j'ai tenu comme ça encore quelques années.

Vers 14 ans, je devais jouer un match de tournoi dans ma région et ce jour là j'avais la gastro. Ne voulant pas décevoir mon père, j'ai pris mes boyaux à deux mains et je suis allé jouer ce match contre un jeune que j'avais déjà battu auparavant. Je pensais que ça allait être plus dur mais que je pourrais quand même gagner. J'ai perdu ce

match qui fut une véritable correction. Je n'arrivais pas à avancer sur le court : mon ventre se tordait, j'étais fatigué.

J'ai bien vu le mécontentement de mon père, sa déception. Les quelques mots qui ont fusé me faisaient comprendre que j'avais joué comme un nul, que je ne valais rien. Dans la voiture, sur le chemin du retour, mon père a arrêté la voiture et, sans prévenir, m'a balancé son poing qui a atterri sur mon nez et sur ma bouche, comme fendant l'air. Je me suis mis à saigner du nez. J'avais aussi les lèvres ouvertes. Je n'ai pas bronché. Je me réfugiais dans un endroit de ma tête, dans une zone où j'étais comme insensible aux attaques extérieures. C'était ma fierté : j'étais devenu insensible.

A partir de ce moment-là, j'ai commencé à avoir des pensées de violence vis à vis de mon père, même de meurtre. Quelque chose s'était passé. Je décidais de ne plus me laisser maltraiter sans réagir. Je devenais de plus en plus fort et musclé physiquement (presque 1 m 80 à 14 ans). Mon père a dû le ressentir car il ne m'a plus violenté physiquement. Toujours autant de paroles humiliantes mais plus de douleur physique.

J'ai commencé les tournées de tennis avec la ligue. J'avais été repéré par la fédération de tennis à 16 ans. J'étais parmi les 25 premiers Français de ma catégorie d'âge. Ma vie se passait au tennis, en tournoi. Je découvrais les grands hôtels, les buffets, la liberté loin de l'oppression de mon père. Encadré mais autonome.

Je ne faisais plus de tennis pour être numéro 1 mondial mais pour la liberté des tournois, des hôtels, des copains, des amourettes. Avec cette indépendance, les premières tentations ont été très accessibles avec entre autres les chaînes pour adultes dans les hôtels. Mon identité, ma structure, mon réconfort, je les puisais dans ma capacité à rester au niveau, dans cette catégorie de privilégiés du tennis. J'avais mis mes études complètement de côté, mes parents n'ayant pas trop insisté de ce côté-là. Cela me convenait très bien car j'ai toujours eu des facilités : sans réviser, je retombais sur mes pattes.

DESILLUSION ET DECADENCE

Mon entrée au lycée s'est déroulée paisiblement. Je fonctionnais toujours sur mes facilités mais je commençais à en voir les limites. J'ai rencontré une personne avec qui je suis devenu fusionnel, plus qu'un ami, un frère. Je m'étais mis à la guitare quelques années auparavant, converti par un CD d'Iron Maiden « The number of the Beast ». Je suis rentré de plein fouet dans cette culture hard-rock métal. Cette culture du destroy, de la rage, du no limite, où on défie la mort et tout naturellement, je me suis identifié aux jeunes de Jackass, une émission de télévision américaine où de jeunes adultes exécutaient des cascades dangereuses et autres fantaisies sans autre but que de faire rire, de ne pas se prendre au sérieux, encore moins son corps ni sa vie. On a commencé à exécuter des cascades plus ou moins dangereuses et comme j'étais un compétiteur, devinez qui prenait le plus de risques ?

Un jour, au lycée, on a sauté de la fenêtre des WC au premier étage tombant dans un fossé au niveau du sous-sol devant une classe en train de faire cours. Ca a fait

marrer tous les élèves de voir des mecs tomber du ciel et se rétamé dans le fossé à côté de leur salle de classe mais cela n'a pas fait marrer le corps enseignant, ni le directeur qui a eu nos noms sur dénonciation. Ce jour-là, l'un des nôtres s'est de plus fait une bonne entorse à la cheville. On repoussait les limites, on ne se prenait pas au sérieux. C'était comme une soupape pour moi, loin de toute pression sportive. Un exutoire. Durant l'année où on multipliait les expériences, j'ai fait un flip sur une chaise que nous avions subtilisée afin de tester nos figures. Je me suis retrouvé la tête à l'envers prenant appui sur la chaise avec mes mains afin de continuer ma boucle et de retomber sur mes pieds mais mon bras droit qui n'a pas suivi le mouvement est resté sur la chaise retourné dans mon dos et un craquement s'est fait sentir. Peut-être la douleur la plus vive que j'ai ressentie de toute ma vie. J'ai senti mes muscles, mes tendons, mes ligaments se déformer jusqu'à avoir le souffle coupé par le choc. Mes amis présents n'ont pas compris la situation pensant que je faisais l'idiot. Ils m'ont fait en plus un tas d'homme dessus... Jackass jusqu'au bout !

Je sentais bien qu'il s'était passé quelque chose avec mon bras. Je n'arrivais ni à le lever, ni à appuyer mon sac à dos dessus. Comme mes expériences ont faussé mon interprétation de la douleur, je pensais que c'était une petite déchirure. J'ai raconté un bobard à mes parents pour louper les entraînements de tennis cette semaine-là. Je serrais les dents pour ne pas montrer ma souffrance.

La semaine suivante j'ai repris l'entraînement avec la douleur toujours présente mais moins vive, ce qui me permettait d'effectuer un semblant de coup droit et de revers mais non sans peine. Je ne pouvais par contre pas servir. J'ai dû me résigner après avoir supporté tout un entraînement pendant une heure et demie. J'avais mal et je ne pouvais plus continuer. Quelques semaines après l'accident, je m'étais décidé à passer des radios et j'ai découvert que mon épaule était en fait cassée et qu'elle commençait à cicatriser. Le médecin m'a alors annoncé qu'il fallait couper le quart externe de la clavicule pour que je puisse retrouver ma mobilité normale.

Je me suis donc fait opérer de l'épaule droite. La cicatrice n'était pas très belle et l'épaule n'a jamais retrouvé sa mobilité normale ce qui me causa encore, plusieurs

années après, des douleurs à tel point que j'ai arrêté le tennis.

Ma carrière s'est terminée à la suite à cette blessure. Ce fut bref mais intense... Je me retrouvais désormais perdu au milieu de mes rêves et de mes espoirs déçus, voyant mes camarades de compétition continuer leur route sans moi, les entraîneurs et les dirigeants de comité et de ligue me tournant petit à petit le dos. Ce fut un coup dur à encaisser et une blessure amère avec une pensée solide qui s'est attachée à moi et qui a faussé mon identité en Christ aussi par la suite : « On est seulement si l'on fait »... Je n'étais plus un investissement potentiel donc plus intéressant. Je me retrouvais, à 16 ans, à devoir me reconstruire une identité, n'ayant pas préparé d'autre projet pour ma vie que de devenir champion de tennis. N'ayant plus aucune raison de veiller à mon hygiène de vie, j'ai commencé à sortir et à découvrir le monde de la nuit. Je sortais souvent et l'alcool, la cigarette et la drogue commençaient à devenir mes compagnons de festivité. Je n'ai pas lâché mon esprit compétiteur ni mon besoin d'être reconnu, du coup, quand quelqu'un buvait ou se

droguait, je mettais un point d'honneur à en faire plus que les autres.

Je devins très vite dépendant à la cigarette et à l'alcool puis, petit à petit, au cannabis. Je passais au début de très bons moments de délire et ressentais un sentiment de bien-être avec ces substances : je ne pensais plus aux soucis du quotidien ni à mon futur mais c'était un leurre. En réalité, l'ennemi que je ne connaissais pas encore me donnait généreusement 10 euros sachant que derrière il pouvait m'en voler 100.

Voilà donc comment j'ai mordu à l'appât. Tout me semblait marcher comme sur des roulettes. Mes études devenaient décadentes car j'étais souvent défoncé. Je me trouvais dans une espèce de dimension où je ne me souciais plus du temps qui passe. Dans ce bonheur illusoire fait de bonnes marrades entre copains, de nanas et de fiestas, je ne touchais pas à autre chose à l'époque qu'au cannabis et à l'alcool mais ça a suffi à faire pas mal de dégâts pour une drogue dite douce et une autre pleinement ancrée dans notre culture.

J'ai commencé par redoubler ma seconde et l'année suivante je n'ai pas eu de meilleures notes. Je n'ai pas pu faire une première économie et sociale comme je le voulais. Je me suis orienté dans la section technique et tertiaire option commerce qui ne me correspondait pas du tout mais au moins j'étais toujours au lycée avec ma bande de potes et je ne me souciais de rien d'autre que du weekend et des fiestas qui pouvaient continuer.

Mon comportement a commencé à changer petit à petit insidieusement : d'une personnalité de leader et énergique j'étais petit à petit devenu mollasson et effacé. Je commençais à avoir des problèmes de personnalité, des angoisses et de la paranoïa. L'alcool qui me rendait joyeux et festif commençait à se retourner contre moi en me rendant de temps à autre agressif en soirée et même sujet au trou noir.

Je sortais beaucoup en discothèque, dans les fêtes chez les uns les autres et dans les concerts. J'avais toujours quelque chose de prévu et je connaissais beaucoup de monde. J'étais populaire.

Un jour, en concert, j'étais tellement défoncé, abasourdi par le son et j'avais tellement soif que je suis allé demander à boire à des punks qui avaient eu des problèmes avec la sécurité pour rentrer dans l'enceinte. L'un d'eux m'a tendu une bouteille contenant apparemment de l'eau que j'ai presque bue à moi tout seul. Il m'a semblé l'entendre me dire qu'il y avait des taz dedans après avoir bu mais j'étais tellement défoncé que je n'y ai pas prêté bien attention sur le moment.



A la suite de ça a commencé une expérience psychédélique très forte qui m'a mis dans un état de stress et de panique quasiment indescriptible. Le concert était très violent. Le style de musique était du hardcore métal et je ressentais chaque vibration lourde. Les basses me traversaient littéralement tout le corps. J'étais perdu, je ne trouvais plus de repère, je ne savais plus à quoi ni à qui me raccrocher. Mon cœur palpitait. J'avais l'impression que j'allais partir ou faire un malaise. Cette expérience a multiplié ma paranoïa puissance 1000. A un moment je sentais du froid sur tout mon bassin, mon sexe et je pensais m'être pissé dessus et là je me suis senti honteux. J'essayais de m'éclipser aux toilettes pour vérifier mais à chaque fois j'étais interpellé par une personne et je craignais qu'elle remarque quelque chose. J'ai finalement réussi à atterrir dans des toilettes pleines de vomi où j'ai pu faire vérification et palpation de sécurité et ouf ! Tout allait bien ! Je n'avais juste plus de sensation à ce niveau là. Je me suis regardé dans la glace des toilettes : j'avais des yeux dignes d'un film d'horreur avec des pupilles hors normes. Je suis retourné dans la salle de concert toujours aussi éprouvé et ne voulant pas sortir car toute sortie était définitive. L'expérience et la

peur de m'être uriné dessus s'est reproduite plusieurs fois lors de cette soirée. Je suis sorti de la salle ayant un peu retrouvé mes esprits. Après quelques heures, mes deux narines se sont mises à saigner. J'étais encore bien allumé une bonne partie de la nuit. Quand je pense que certains restent bloqués à la suite de la prise de ces substances et que je repense à mon état d'alors, je remercie le Seigneur que je ne sois pas resté perché et de m'avoir gardé de cette drogue.



Mes études de lycée arrivant à leur terme, j'ai obtenu difficilement mon bac au rattrapage pour finir par travailler, après l'obtention de celui-ci, dans une entreprise de bâtiment du père d'un de mes amis.

Je gagnais ma vie et comme je vivais encore chez mes parents, j'avais beaucoup d'argent de poche. Je consommais énormément de cigarettes (presqu'un paquet et demi par jour). J'étais bien loin de mon hygiène de sportif. J'ai commencé également, avec certaines équipes de l'entreprise de bâtiment, à boire de l'alcool dès le matin : un kir par ci, un galopin par là et rebelote le midi. Le soir, je buvais l'apéro avec mes parents, tous deux dépendants de l'alcool depuis plusieurs années de consommation journalière, midi et soir. Après deux ou trois pastis le soir, plus deux verres de whisky devant la télé et les beuveries du weekend, je n'ai pas mis longtemps à être complètement dépendant de l'alcool à environ vingt ans.

Comme j'étais le plus riche de ma bande car étant le seul à travailler, je payais souvent mes bouteilles et ma drogue. Je faisais de plus en plus de trous noirs et mes amis me racontaient mes frasques le lendemain dans des

récits à peine croyables comme si ce n'était plus moi qui menais la danse dans mon propre corps. Je me suis battu un soir avec les videurs d'une discothèque près de chez moi si bien qu'ils ont dû se mettre à quatre pour m'arrêter. J'en ai tout de même envoyé valser avec une force qui ne venait pas de moi. J'ai fini aux urgences car ma tête a servi de bélier pour me rentrer dans une voiture de force. Je m'étais à moitié évanoui. J'ai appelé ma famille pour qu'elle vienne me chercher mais c'était un acte de honte de plus que je venais de poser et mon père m'a dit de me démerder pour rentrer. Heureusement, en faisant du stop, une connaissance m'a ramené. Certaines fois, je buvais tellement que le lendemain il y avait du sang dans mes selles. Je ne pouvais plus profiter en soirée sans boire et je commençais à devenir une loque et à force de me ridiculiser dans un état alcoolique avancé, j'ai fini par repousser les filles qui jusqu'alors s'intéressaient à moi. Je me suis mis à douter de moi petit à petit, de ma valeur, de mon apparence et tel l'homme pense, tel il est nous dit la bible donc je suis devenu petit à petit ce que je pensais. L'homme fort était en train d'être lié... Je me voyais inintéressant, moche, un déchet et je projetais cette

image autour de moi alors qu'auparavant je pensais tout l'inverse.

J'ai vivoté entre travail intérim et BTP. J'ai intégré par la suite une école d'arts appliqués sur Grenoble car je souhaitais travailler dans la communication visuelle et le graphisme pour mettre à profit mes facilités dans le dessin. J'ai pris mon appartement sur Grenoble mais la situation est devenue très vite chaotique car je n'allais plus en cours au bout de quelques mois et je passais mon temps à me droguer et me saouler.

J'ai fait une première expérience avec la cocaïne qui m'a marqué après une soirée concert où on m'a proposé un sniff dans les toilettes d'une salle. J'étais défoncé et déterminé à aller plus loin. J'ai accepté dans un état d'alcool et de défonce avancée. Pffffiouuu et là tout s'est accéléré : j'ai lâché mes potes pour partir avec un parfait inconnu rencontré quelques instant plus tôt dans les toilettes. Assis à l'arrière avec deux autres personnes à sniffer de la coke. Au volant et en passager ceux qui semblaient être sa garde rapprochée. Mon nouvel ami balançait joyeusement de la coke par la fenêtre me montrant qu'il avait les moyens et qu'il se moquait des

règles, fonçant à vive allure dans Grenoble pour finalement atterrir au pied d'une cité d'Echirolles avec un rassemblement impressionnant de personnes au pied des tours, commerçant et négociant. Je me retrouvais au milieu de cet impressionnant trafic comme dans un monde parallèle. J'étais là sans être là, je me demande encore comment j'ai pu être si serein. Nous sommes repartis avec cet homme pour finir en boîte de nuit où il me semble avoir été le seul blanc. La soirée était uniquement centrée sur le Raï. Nous avons commandé plusieurs bouteilles et j'ai pu les encaisser sans difficulté alors que plus tôt dans la soirée, j'étais quasiment ivre mort. J'ai fait la connaissance d'une femme qui aurait pu être ma mère et j'ai embarqué la coke de mon ami et cette femme dans une chambre d'hôtel. Les scènes qui me reviennent en mémoire de cette nuit d'hôtel me paraissent tellement hallucinantes qu'elles sont dignes d'un film de Tarantino. Je me demande aujourd'hui comment j'ai pu à ce point être une autre personne et être aussi inconscient de partir avec cet inconnu. Heureusement pour moi, tout s'est bien fini.

J'ai finalement quitté vers six heures la chambre d'hôtel rentrant à pied d'Echirolles au centre de Grenoble pour me poser quelques heures chez des amis avant de repartir chez mes parents pour y être avant midi, le tout aidé par la cocaïne. Je n'éprouvais pas de fatigue mais comme de la nervosité, une tension au niveau de la tête, à la limite de la migraine.

Je suis rentré manger chez mes parents en prenant le masque du fils modèle qui sortait d'une semaine de cours pour ne pas les décevoir davantage...

Un autre jour, alors que je revenais de soirée en voiture complètement saoul et défoncé, des amis m'ont téléphoné en me voyant passer devant eux à la sortie d'une discothèque. A l'époque j'avais une Golf 3 cabriolet rouge Ferrari donc on ne pouvait pas se tromper. Ils m'ont demandé de les ramener chez eux à quelques kilomètres. En les ramenant saoul et voulant faire le mariolle, j'ai fait un peu le fufou dans la ville. J'ai fait crisser les pneus autour d'une station-service à côté d'une patrouille de police. Devant le spectacle que je leur offrais à cinq mètres d'eux sans les voir, ils ont allumé le gyrophare et les sirènes et là j'ai paniqué et accéléré pour les semer dans

un dédale de rue et de petits lotissements quand soudain j'ai arrêté le moteur et coupé le contact. Au bout d'un quart d'heure, j'ai libéré mes amis qui m'ont suggéré de continuer à pied en m'invitant à les accompagner. J'ai refusé prétextant vouloir retrouver mon lit. Sur mon trajet retour, la même patrouille me retrouva et m'interpella sur une grande ligne droite où je ne pu les semer. Ils trouvèrent mon sachet d'herbe (j'avais 15 à 20 grammes qu'ils ne mentionnèrent pas sur le rapport et heureusement pour moi). Ils me firent souffler dans le ballon : j'obtins un résultat plus que positif malgré le temps écoulé depuis ma dernière prise. Verdict : 1,7 gramme d'alcool dans le sang. J'étais bon pour le délit. J'ai passé ma nuit en cellule de dégrisement et je tombai en pleurs. J'imaginai la réaction des mes parents, la fin de mon travail, l'amende, le jugement... Dépassé par les évènements, je n'avais plus qu'une seule envie : mourir ici et maintenant. Avant l'entrée en cellule, ils me firent ôter les ficelles de mon sweet-shirt pour ne pas commettre un acte regrettable. La cellule puait, le matelas était aussi confortable et épais qu'un tapis de dojo et la couverture paraissait sale. Un autre détenu criait comme si il était fou. Les murs étaient taggués de noms et de messages des

différentes personnes qui étaient passées par ici. Qu'est que je faisais là et comment ma vie avait pu prendre cette tournure ? Je ne pouvais plus supporter le flot de mes pensées. Je tentais avec les manches de mon sweat de faire un nœud coulant pour m'étrangler et en finir avec ce cauchemar. Il me semblait presque arriver à mes fins en serrant : je sentais le sang affluer, les veines claquer et à chaque tentative mon étreinte se desserrer. Ce n'était pas faute de le vouloir et d'essayer mais je n'y arrivais pas.

Je m'endormis dans mon état et ma condition misérable. Le lendemain, je fus réveillé par les va-et-vient des agents qui nous proposèrent de déjeuner. Finalement, je réussis à appeler ma famille. Le regard que je récoltai et la honte que j'infligeai à mon père ce jour là me firent regretter de ne pas être arrivé à mes fins...

Se greffèrent alors d'autres pensées sur mon identité : je suis décevant, je ne sers à rien, je cause des souffrances aux gens que j'aime.

Il s'est ensuivi de grandes périodes de dépression où je ne sortais plus de mon domicile. Je n'allais même plus en

soirée. Je passais des fois des weekends à boire et à fumer seul dans ma chambre. Je détestais cette vie, ces non-sens et l'homme que je devenais avec ce fardeau de honte et de culpabilité à la suite de mes nombreuses frasques. Je souhaitais une mort rédemptrice. La fin des souffrances.

Je ne travaillais plus car je n'avais plus de moyen de locomotion, mon permis m'ayant été retiré. J'étais dépendant des autres et de leur bon vouloir pour venir me sortir de ma nouvelle cellule de seize mètres carré nommée chambre à coucher.

Ce fut une période terrible : je claquais l'argent de mon chômage en cigarettes, en alcool et en drogue, ne sortant de ma chambre que pour boire l'apéro, manger avec mes parents et les entendre me faire la morale sur ma situation.

Je passais mon temps à regarder des films et à dormir jusqu'à pas d'heure. De toutes les façons qu'avais-je de mieux à faire ? Les périodes d'éveil étaient pour moi insupportables. Je tuais le temps et mes pensées à coups de drogue et d'alcool, détournant mon attention sur des

films et des séries pour m'éviter de regarder ma réalité en face.

De temps à autre, des amis venaient me chercher pour aller en soirée, me forçant un peu à sortir de mon train-train quotidien. Je prenais mon courage à deux mains et quelques autres substances.

Les soirées étaient devenues pour moi source d'angoisse, voyant tous les gens qui apparemment prospéraient dans leurs études, travail et vie sentimentale avec toujours les mêmes questions que je redoutais. « Et toi tu fais quoi dans la vie ? » C'est vrai, moi, qu'est que je faisais dans la vie ? « Ben je suis au chômage, je passe mon temps à me défoncer et à mater des séries qui ne m'amèneront nulle part. J'ai perdu mon permis alors je suis dépendant des autres pour me conduire. Je n'ai pas de copine. J'ai 21 ans et je suis chez mes parents tel un boulet dont mon père aimerait se débarrasser. Je me demande même pourquoi je vis. Sinon ça va... »



Finalement, j'allais de moins en moins souvent en soirée car trop angoissé, stressé et paranoïaque ne souhaitant plus me confronter aux regards extérieurs devenus trop pesants et accusateurs selon moi.

Je me suis donc tourné vers un autre moyen d'apaiser mes tensions car l'alcool et la drogue ne me procuraient plus l'effet escompté malgré l'augmentation des doses. Etant reclus dans ma chambre, il fallait que je développe mon imaginaire, que j'accède à une autre réalité pour vivre et m'évader.

J'ai commencé à m'intéresser à la méditation et à l'hypnose afin de tenter d'oublier le passé et de vivre dans l'instant. J'ai commencé à lire des articles sur la méditation transcendante, les chakras et j'ai enregistré des bandes son d'autohypnose afin d'infuser une nouvelle dynamique en moi.

Comme pour tout ce que j'expérimentais, je me suis lancé dans la méditation à outrance, avec conviction. J'arrivais à arrêter de penser et à pratiquer cet exercice jusqu'à trois heures par jour. J'ai commencé à m'intéresser au prétendu pouvoir de l'esprit, à rechercher la télékinésie, même à voler. J'ai vu aussi des récits d'expériences de sorties hors du corps et de découverte de nouvelles dimensions. Cela m'intéressait étant donné que, mis à part dans ma chambre, c'était les seuls voyages que je pouvais faire.

J'ai commencé à vivre et à expérimenter des sensations étranges, atteignant des états extrêmes, au point où ma pensée disparaissait totalement. Je me sentais comme tout puissant avec une force incroyable et comme si de l'électricité parcourait tout mon corps. Certaines fois je voyais même, quand j'arrivais à ce point, toutes les lumières de la pièce vaciller. J'ai persévéré plusieurs mois en alternant drogue, alcool et méditation.

J'ai finalement réussi par vivre mon expérience de sortie hors du corps tant souhaitée. C'était un soir où j'allais me coucher quand tout à coup, une sensation électrique me prit aux tripes, quelque chose d'incontrôlable. Je me suis senti comme aspiré à l'intérieur de moi pour finalement, me semble-t-il, sortir hors de mon corps comme recraché par un aspirateur au niveau de ma tête. Je me suis retrouvé projeté au dessus de mon lit et j'ai aperçu un être lumineux à côté de mon corps endormi. J'ai paniqué en pensant que cet être pourrait me faire du mal mais je ne contrôlais pas la direction de mon esprit qui circulait dans toute la pièce pour finalement repartir comme aspiré dans les profondeurs de la terre. J'ai d'abord vu chaque couche de la maison : le carrelage, les tuyaux, le vide

sanitaire, la terre puis finalement j'ai réintégré mon corps physique en sursaut et paniqué, tout en sueur, avec le rythme cardiaque accéléré comme jamais. Les battements étaient tellement intenses qu'ils me firent mal. Je me sentais mal et j'avais la nausée. Je ressentais toujours cette sensation électrique me parcourir.

Une autre fois je me retrouverais hors de mon corps, toujours projeté au moment de me coucher, cette fois-ci en train d'étrangler un être à l'aspect verdâtre et à la carrure d'un petit garçon. Celui-ci s'enfuit à travers ma porte fenêtre mais je ne pouvais pas le suivre, j'étais comme bloqué dans ma chambre. J'ai alors réintégré mon corps physique.

Ces expériences ont réanimé chez moi un sentiment de compétition, de supériorité. J'avais la sensation d'être quelqu'un de hors norme. Un sentiment éprouvé autrefois dans ma carrière de tennis.

Je voulais donc aller plus loin que le commun des mortels dans la découverte de la puissance de mon esprit et me révéler comme supérieur aux autres toujours dans cette logique de compétition. Je cherchais dans ces domaines à

être le plus éclairé. J'ai commencé à m'intéresser à la cabbale, à l'astrologie, au pendule et au magnétisme. Je suis même allé voir des magnétiseurs, une voyante et une hypnotiseuse afin de me perfectionner.

Des choses commençaient à se débloquent au niveau de mes sens spirituels. Je voyais et entendais des choses que le commun des mortels ne pouvait percevoir. Je voyais des entités se mouvoir autour des gens et comme un halo que je nommais « aura » autour des gens. Une fois, j'ai fait une expérience marquante aussi en soirée avec une copine à moi. Elle était entrain de penser et j'ai répondu à la question qu'elle se posait car je croyais qu'elle avait parlé mais elle n'avait rien dit...

Je faisais également des rêves en pleine conscience dans lesquels je savais que je rêvais et c'est moi qui prenais le contrôle de mon rêve et qui le façonnais suivant mes envies. Je faisais apparaître tel ou tel décor ou personnage, je pouvais voler et m'imaginer être un héros.

Le temps passait. Presque un an après que j'ai commencé ma quête spirituelle où je croyais que l'homme était Dieu, je commençais vraiment à ressentir des changements

dans mon être mais pas ceux escomptés. Je voyais des esprits se mouvoir assez régulièrement et le soir quand je me couchais dans la pénombre, c'était vraiment flippant de voir des silhouettes se mouvoir au-dessus de mon lit.

Je pensais devenir zen et avoir la paix avec toutes ces pratiques mais je voyais que petit à petit je commençais à avoir des douleurs terribles dans le dos. Mon apparente zénitude était comme une prison car auparavant j'étais énergique et je devenais mollasson comme si je fonctionnais au ralenti. Je n'étais plus moi-même.

J'ai progressivement arrêté ces pratiques. Ma paranoïa s'est accentuée et mon mal être aussi.

Finalement, à 22 ans, j'ai récupéré le permis de conduire, chose qui m'a aidé à refaire surface.

J'ai alors recommencé à travailler et à pouvoir me déplacer par mes propres moyens. J'ai recommencé le sport : je me suis mis au Krav Maga car un ami d'enfance pratiquait ce sport. C'est un sport de self-défense israélien qui allait me permettre de me défouler et de faire le vide car l'entraînement était très physique. Du coup j'ai pu

diminuer ma consommation d'alcool ayant trouvé une autre soupape pour relâcher la pression.

J'ai pratiqué un peu moins d'un an. J'ai recommencé à trouver un équilibre et à me réapproprier mon corps et la confiance en moi que j'avais perdue. Mon corps et mes muscles recommençaient à se développer.

Tout allait un peu mieux mais, dans l'ombre, l'ennemi voulait réclamer ses droits à me détruire.

Un jour de janvier 2010, alors que je fêtais mon anniversaire sur Grenoble en compagnie de mes amis de l'époque, après une bonne soirée un peu arrosée, nous sortions de boîte de nuit quand sur les quais le long de l'Isère un de mes amis a entrepris de démarrer une bataille de boules de neige.

Il a donc commencé à viser dans la direction de notre petit groupe manquant ses cibles, sa boule de neige est finalement aller s'écraser non loin d'une voiture.

Cette voiture a démarré en trombe pour venir à notre hauteur, une Ford de couleur sombre avec à l'intérieur deux individus. La vitre du véhicule s'est baissée et nous avons constaté qu'un brassard orange avec le mot police

inscrit dessus entourait le bras du passager et était aussi inscrit sur le pare-soleil.

Manifestement, nous avons affaire à des policiers. Le passager du véhicule entreprit donc de discuter avec mon ami, l'expéditeur de la boule de neige perdue. Il lui fit la morale, lui expliquant que ce n'était pas bien et que cela aurait pu être dangereux si la boule avait percuté un véhicule, ce qui aurait pu causer un accident. Jusque là rien d'anormal. Seulement, à la fin, le policier déclara à mon ami un peu éméché qu'ils en resteraient là uniquement si mon ami faisait une boule de neige et qu'il se « l'écrasait dans la gueule ».

A l'écoute de cette discussion et de cette injustice, le vaillant héros qui sommeillait en moi se mit à leur rétorquer qu'ils n'avaient pas le droit de lui demander ça.

C'est alors que le ton et le comportement des deux individus devint plus agressif et menaçant. Les deux hommes sortirent de la voiture, m'informant qu'ils avaient pleine connaissance des droits. Le passager du véhicule, assez costaud, commença à se rapprocher et à me pousser pendant que le conducteur, une armoire à

glace type biker, commença à se positionner derrière moi. Je tentais de parlementer, me contenant pour ne pas leur balancer des coups que j'avais appris au Krav-maga. J'avais quand même un certain respect des autorités mais en un rien de temps tout s'accéléra... Je pris des coups, je sentis mes pieds se décoller du sol. J'étais immobilisé par le colosse planqué dans mon dos. Le dessus de mon crâne heurta le bord du trottoir.

L'autre policier me tomba dessus et me fit une clé de bras. Je le sentis craquer et s'étirer au niveau de la clavicule pour arriver dans la position souhaitée par mon agresseur. Celui-ci s'installa sur mon dos et, avec son autre main, m'étrangla et tira ma tête en arrière. Je ressentis encore un autre craquement. J'ai eu à cet instant l'impression de partir, comme si j'étais étranger à mon corps pendant cette scène de boucherie. L'accolade terminée, les deux individus se relevèrent et regagnèrent leur véhicule alors que, doucement, je récupérais la perception de mon corps meurtri. J'étais allongé au sol. Je me relevai péniblement sous le regard de mes amis qui n'ont pas bronché. Je pris conscience de l'état de mon bras : impossible de m'en servir ! Une douleur irradiait tout le côté gauche de mon

corps, mes cervicales et ma tête. Les regards hallucinés de mes amis me firent complètement flipper. L'un d'entre eux m'informa que ma tête saignait et je commençai à voir perler du sang le long de mon arcade sourcilière puis petit à petit mon visage se couvrit complètement de sang. Mes amis lancèrent aux deux hommes sur le point de s'en aller : « Vous n'allez pas le laisser comme ça ! » Les policiers rétorquèrent qu'ils n'étaient pas médecins... Ça se tient ! Ils sont donc partis sans dire au revoir, comme ils étaient arrivés...

Mes amis essayèrent de me motiver pour aller aux urgences mais j'étais trop bousculé et je n'avais pas encore intégré tout ce qu'il venait de se passer en si peu de temps. Tout se chamboulait dans ma tête : mon anniversaire, cette situation... Tout cela était-il bien réel ? Si oui, je ne pouvais pas aller aux urgences. Et s'ils se rendaient compte de leur erreur et qu'ils m'y attendaient pour m'empêcher de les dénoncer ? Je commençais à être gagné par la peur. Je préférais rentrer et voir demain. Une fois à l'appart de mes amis, la douleur et le choc étaient si vifs que je fus obligé de m'alcooliser et de fumer un pétard pour arriver à trouver le sommeil.

Finalement, je commençais à être gagné par la parano et je restais cloîtré dans l'appart tout le weekend, décidant d'aller me faire soigner une fois après avoir quitté cette ville, me méfiant de tout le monde.

Ma conception de la loi et des autorités venait d'être tellement ébranlée ! Jamais je n'aurais pu penser que des policiers puissent faire ça. Je sortais tout d'un coup de mon cocon, de ma fausse réalité, de mon imaginaire enfantin pour rentrer dans une vision chaotique et déprimante de la société dans laquelle je vivais.

Je suis rentré chez mes parents une nouvelle fois dans un sale état. Je me suis fait sermonner qu'il m'arrive toujours quelque chose, que je suis Roger Gicquel, quand cela allait-t-il s'arrêter ? Et tout un tas de phrases qu'on aurait dites sorties d'un CD tellement je les ai entendues.

Le médecin constata effectivement un problème à la clavicule et des contusions, une coupure au niveau du cuir chevelu et il me demanda de revenir au bout de deux semaines si la douleur persistait et elle a persisté.

Deux semaines plus tard, il m'envoya donc passer des examens et on constata une distension accromio-

claviculaire stade 3 (un étirement musculaire anormal de la clavicule à l'omoplate) qu'il fallait opérer en urgence.

Là, je retouchais le fond. Je ne voyais pas d'issue alors que je commençais à refaire surface. Je me retrouvais encore dans une galère ! Je devais de nouveau arrêter le sport et le travail en intérim. J'allais encore hériter d'une nouvelle cicatrice et pas sûr que je retrouve ma motricité normale.

Je me retrouvai donc quelques jours plus tard à l'hôpital pour mon opération. Je fis le bilan sur mon lit d'hôpital avant de passer de nouveau par la case boucherie. Je vins à la conclusion que tout était malheureux, que les instants de bonheur étaient fugaces et trop brefs et qu'ils faisaient l'effet d'un ascenseur émotionnel pour mieux nous mettre à terre au prochain pépin.

Je commençais à maudire ma vie, mon existence et je m'en voulais de ne pas être un enfant digne qui faisait la fierté de sa famille, un être abominable qui causait souffrance et désolation autour de lui. Je ne voulais plus vivre et comme une prière adressée à l'Univers, j'espérais de toutes mes forces ne pas me réveiller de cette opération. Encore une fois, si je suis là pour vous écrire

c'est que ma prière n'a pas abouti. Malgré tout, l'opération a eu quelques complications et j'ai été plus charcuté que prévu. A mon retour en chambre j'étais vide, je n'avais plus de force. J'avais une douleur terrible. J'usai de la pipette à morphine en actionnant le bouton de la perfusion. Malgré les recommandations de ne pas me lever, j'essayai tant bien que mal de me mettre debout. Je fus pris de nausée et je parvins difficilement à saisir une bassine : je vomis tout ce que je pu. Je me repositionnai sur mon lit, pris de vertiges, avec une sensation étrange en moi. Comme si une partie de moi-même était partie lors de cette opération. De toutes les opérations que j'ai subies, celle-ci fut la plus terrible. J'ai mis plus de 3 mois à m'en remettre. Je n'avais plus de force, plus de motivation et il fallut que je me force pour arriver à refaire surface et ressortir de chez moi car je n'avais plus d'énergie, plus gout à rien : j'étais comme un zombie.

J'ai porté plainte à la gendarmerie contre mes agresseurs. J'étais déjà bien déçu de ce que je venais de subir par ceux qui m'apparaissaient comme étant des policiers mais j'allais aussi être déçu par l'institution judiciaire.

Je commençais alors un long combat pour faire valoir mes droits et pour également être reconnu victime d'agression.

Il s'en est suivi un démêlé de cinq ans à être obligé de me battre alors que j'étais abattu, déprimé, suicidaire. J'ai vu tellement d'aberrations lors des jugements comme des classements sans suite sans avoir interrogé les témoins, ni même mené l'enquête... Ce qui interpellait aussi grandement mon avocat. Finalement, au terme de l'enquête, un rapport de la Direction Départementale de la Sécurité Publique mentionnait « qu'il se pourrait que ce soit des agents de police qui étaient auteurs des faits », alors que la Police des polices a dressé un autre rapport mentionnant que ça ne provenait pas de leurs services... Finalement, l'affaire fut classée : les coupables ne furent jamais identifiés. Je reçu une faible indemnisation en comparaison des préjudices subis. Un petit goût d'injustice, la rage contre le système et la haine contre ces personnes m'ont accompagné tout au long de mon parcours. J'ai bien compris qu'on ne vivait pas dans le monde des Bisounours mais plutôt dans une jungle où « l'homme est un loup pour l'homme ». Il m'a fallu du

temps et surtout l'amour (et l'humour) de Dieu pour digérer cette terrible épreuve et pour réussir à pardonner. Je ne voulais pas mentionner cette histoire mais je me suis rendu compte de son importance dans mon témoignage.

A la suite de cette agression, j'ai bénéficié de la reconnaissance de travailleur handicapé. On m'a donc expliqué que cette reconnaissance m'ouvrirait des portes pour l'emploi et que je pouvais bénéficier d'un aménagement de poste ainsi que d'une prime pour moi et l'employeur.

Je retournais donc auprès de ma boîte d'intérim et je constatais que mon handicap, au lieu de booster ma carrière, me ferma toutes les portes. Personne ne voulait prendre de risque avec une personne fragilisée. Même les missions que j'aurais pu faire sans problème ne m'étaient plus proposées.

Ma personnalité avait complètement changé. Je n'avais plus aucune assurance, j'étais paranoïaque, angoissé, stressé et de temps en temps, au beau milieu d'une conversation, mon corps se tétanisait et je ne pouvais même plus parler l'espace de quelques secondes. Je

flippais grave, je ne contrôlais plus mon corps et certaines personnes et discussions déclenchaient en moi ces phénomènes. La foule m'oppressait et m'étouffait, je n'osais plus aller même dans les magasins : c'était un vrai supplice. Avant cette agression, j'aimais conduire mais après cela, au volant, j'avais tout le temps des visions de morts, d'accidents, d'agressions... Rester cloîtré chez moi, dans mes 16 m² de chambre, était tout ce qui me permettait de tenir bon. Parfois j'avais de telles douleurs et une telle pression dans le crâne et sur les cervicales que je restais les mains sur la tête sans bouger, dans le silence pendant une heure avant que ça passe.

J'inspectais tout, je m'assurais en permanence que j'étais en sécurité partout où j'allais. J'analysais les lieux, les situations, les gens. J'étais hyper vigilant et cela me fatiguait. Tout le monde avait constaté un changement chez moi. Les gens ne me reconnaissaient plus et moi-même je me dégoutais.

Un jour, j'ai pris une sacrée cuite : j'avais bu une bouteille de whisky, une bouteille de vin, des bières et divers cocktails et consommé de la drogue en plus. Le lendemain, je me suis rendu au Quick avec un mal de

crane terrible, comme si on m'enfonçait un pic à glace dans le cerveau. Mon ami roulait en direction du fastfood quand une impression étrange a commencé à me saisir : c'était comme si ma vue se brouillait, les choses défilaient autour de moi mais les paysages m'échappaient. J'ai commencé à sentir de l'électricité qui circulait à travers tout mon corps et cette vibration s'amplifiait et s'amplifiait... Nous sommes arrivés devant le Quick, j'avais du mal à respirer à contrôler mes mouvements et une douleur au niveau du cœur me transperçait. J'ai alors pensé que je faisais une crise cardiaque. J'ai eu le temps de glisser à mon ami que s'il me voyait partir et tomber dans les vapes qu'il prenne un défibrillateur. Puis l'électricité s'est amplifiée au point où je ne pouvais plus parler et je me sentais partir. Il y a comme un cri ultime, un appel au secours qui a résonné en moi qui disait : « Dieu aide moi ! Je te promets d'arrêter... » La sensation s'est arrêtée progressivement à partir de ce moment là et j'ai mangé comme prévu, perturbé par ce qu'il venait de se passer.

Il a fallu que je tombe encore plusieurs fois pour qu'il me relève, notamment une fois, après cet évènement, je suis

tombé la tête la première d'un étage, complètement saoul. Dans ma chute, je me suis dit que c'était la fin. A mon grand étonnement et à celui des témoins, je n'étais pas mort mais j'ai eu un sérieux mal de pied car trois os étaient cassés. Je ne comprends toujours pas pourquoi puisque c'est la tête la première que je suis tombé...

Le tournant décisif s'est finalement opéré un soir d'hiver où, après une soirée en discothèque, je me suis rendu compte que tous mes amis étaient partis et que j'étais seul en pleine ville sans savoir où aller dormir. J'ai pensé aller voir un ami de cette ville pensant y retrouver toute la bande qui devait dormir chez lui selon moi car personne ne répondait au téléphone. J'ai forcé l'entrée du hall d'immeuble d'un coup d'épaule et je suis allé devant l'appart de mon ami mais il n'était pas là. J'ai donc essayé de dormir dans le hall mais comme c'était une sorte de sas recouvert seulement d'une toiture et sans chauffage, j'étais glacé jusqu'aux os et je n'arrivais pas à trouver le sommeil. J'ai alors tenté de pousser un carreau de vitre. Les joints en silicones étaient un peu abimés et le carreau s'est brisé. Là une pulsion de dégoût de la vie et de moi-même m'a saisi et, dans l'énervement et l'ivresse, j'ai

planté mon poignet sur le tranchant du verre à plusieurs reprises, voulant me détruire.

Ce n'est qu'une fois que le sang a commencé à jaillir que j'ai été apaisé. Je suis rentré dans l'appartement par la fenêtre. Le sang coulait à flot. J'étais dégoûté par le spectacle qu'allait voir mon ami à son retour mais en même temps j'espérais y passer. Je me suis donc endormi sur le canapé avec le sang qui jaillissait d'une veine sectionnée.

Le lendemain, je me suis finalement réveillé et j'ai découvert l'ampleur des dégâts. Il y'avait du sang partout dans les pièces, sur les murs, les meubles. J'ai regardé mon bras : la blessure n'était pas belle mais elle avait cicatrisé et le sang avait arrêté de couler.

Je commençais de plus en plus, après toutes ces expériences, à me demander s'il n'y avait pas quelque chose, un Dieu qui existait. Comme un geste de désespoir, j'ai prié mais je ne savais pas que ça s'appelait comme ça à l'époque. Pour moi c'était plus un ruminement des pensées et du coup j'ai prié : si Dieu existait, si Il était bien

réel, qu'il se manifeste car sinon j'étais déterminé à me détruire et il n'y rien qui m'aurait retenu.

Quelque temps après, alors que j'allais voir un ami que je connaissais depuis l'enfance, un ancien jeune espoir de la balle, déchu tout comme... Je lui demandais s'il n'avait pas un bouquin, quelque chose à me dépanner pour me sortir la tête du trou... En rigolant celui-ci m'a sorti, bien que non croyant en l'évangile de Christ, un livre intitulé « Ta parole est un trésor », un livre catholique illustré pour enfant. Je lui ai donc dit que j'allais le lire et il m'a dit qu'il rigolait, qu'il allait me passer autre chose mais j'ai refusé. J'ai pris le bouquin malgré ses moqueries.

J'ai fait le rapprochement avec ma prière faite peu de temps avant et ce livre. J'avais demandé à Dieu qu'il se manifeste et je me suis retrouvé avec un bouquin religieux entre les mains pour la première fois de ma vie. Je prenais ça pour un signe.

J'ai commencé à lire ce livre mais avec la pensée que j'allais trouver la faille qui me confirmerait que rien

n'existait et que cette histoire était inventée par les hommes...

J'ai donc commencé à le lire et quelque chose se passait en moi quand je lisais. Je comprenais, cela me faisait du bien, bien qu'encore réfractaire à des histoires comme celle de Jonas et du gros poisson mais il se passait quelque chose en moi. Cette lecture m'apaisait et des versets commençaient à me venir en tête durant les journées...

Bien que ce livre fût incomplet et avec beaucoup d'explications et de prières idolâtres qui ne me convainquaient pas (je compris après que Dieu, par Son Saint Esprit, conduisait ma lecture pour que je ne retienne que le meilleur), ce livre était selon moi bien construit et bien amené, d'une simplicité idéale pour les novices.

Je suis tombé sur les passages de Matthieu 7 : 7 et 8 : « Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe ».

Et je me suis risqué à prendre au mot la bible en mettant Dieu au défi de me faire des signes et Il n'a pas tardé à me

prendre au mot et quasiment quotidiennement. Du genre, j'allumais la télé, même tard le soir, et je tombais sur une émission sur Jésus. A la radio aussi. Je regardais un film et il y'avait toujours une allusion, un clin d'œil de Dieu. Egalement, à chaque fois que je pensais à Dieu je regardais l'horloge, et c'était systématiquement à la même heure ! C'était à un point où c'en était flippant. Un soir, dans mon lit, je me suis senti saisi par une force qui me tétanisait. Je n'ai pas compris ce qu'il se passait : j'étais comme électrisé.

Au bout d'un moment, j'ai dû reprendre le travail car je n'avais plus de droit au chômage. J'ai trouvé un boulot dans une fonderie et, quasiment tous les jours, Dieu continuait à me parler. Je commençais à prier Dieu et en même temps je commençais à me sentir de plus en plus misérable par rapport à ma condition car s'Il existait, ça remettait tellement de choses en question... Il me voyait quand je faisais ce qui était mal et j'ai commencé à me sentir coupable. Dans la même période j'ai commencé à prendre la décision d'arrêter de fumer. Je m'interdisais de penser que c'était difficile d'arrêter, qu'on grossissait ou

qu'on devenait nerveux... Si Dieu existait, ça pouvait être facile. Il m'aiderait.

Ce fut effectivement facile d'arrêter de fumer. Ce qui fut plus difficile fut de me mélanger en pause avec d'autres fumeurs car je n'étais pas encore totalement renouvelé dans mes pensées. Volontairement, je me mettais à l'écart et cela a posé une distance entre moi et mes collègues de travail. A l'époque je m'en moquais car je voyais un nouvel espoir éclore dans ma vie. Un espoir auquel je ne faisais pas encore le choix de m'abandonner totalement.

Il y avait un Béninois qui travaillait avec moi. J'ai commencé à m'intéresser à sa culture, à ses coutumes et je voulais l'amener à me parler de la sorcellerie. Ce qu'il fit avec des témoignages hallucinants pour moi à l'époque. Par exemple, dans les rites animistes, il a vu un homme saisi d'un esprit soulever une voiture, une vieille dame soulever d'une main un homme du sol, des gens possédés mangeaient des animaux vivants ...

Là je me suis dit c'était possible que ce soit vrai comme toutes les expériences spirituelles occultes que j'avais

faites. C'était une réalité et pas le fruit de mon imagination divergente.

J'ai commencé à prier pour cet homme avec insistance durant nos temps de travail et un jour je priais dans ma tête pour chasser les esprits liés à la sorcellerie. Depuis un moment que je l'observais, je le sentais agacé et j'ai continué avec plus d'insistance encore à prier. A un moment il s'est mis à crier à tel point que le chef d'atelier lui a dit : « Mais qu'est qu'il t'arrive tu n'es pas bien ? » J'ai arrêté de prier car j'étais halluciné et en même temps excité mais je ne maîtrisais pas vraiment ce qu'il se passait.

Mon contrat de travail de trois mois dans cette boîte prit fin. J'ai dû reprendre le travail en intérim. J'avais décidé de ne plus mentionner ma reconnaissance de travailleur handicapé. J'ai recommencé à travailler dans le BTP non sans mal. La pelle, la pioche, le marteau piqueur, le poids des bordures... Tout cela me causait de terribles douleurs au niveau des cervicales, du dos et des épaules. J'allais régulièrement chez l'ostéopathe pour tenter d'apaiser mes souffrances.

Sur un chantier, j'ai rencontré un homme qui se disait magnétiseur et qui parlait de guérison et d'autres faits étonnants sur ses capacités. Je croyais qu'il avait eu une révélation, quelque chose en rapport avec la foi venant de Dieu car j'avais lu dans un passage de la bible d'imposer les mains aux malades pour les guérir et donc, intrigué, j'ai pris contact avec cet homme pour connaître sa foi et pouvoir éventuellement grandir en expérience. Mais on s'est rapidement séparés car il faisait tout un tas de rituel pour guérir les gens, utilisation de pendules et autres, et il prenait le nom de Jésus comme un rituel parmi tant d'autres tirés de ses livres. Mais il ne suivait pas vraiment Jésus ni son enseignement.

On s'est un peu accrochés et pendant un temps je me sentais comme travaillé dans le ventre. J'avais la conviction qu'il faisait des rituels contre moi et je priais Jésus avec insistance de me libérer et de s'occuper de cette histoire. Et finalement, j'ai eu la paix.

Quelque temps plus tard, j'ai posé un ultimatum à Dieu. Je parlais de Lui, j'avais des versets qui venaient tout seuls dans ma tête, j'avais vu plein de signes... Malgré cela, je gardais encore des distances car je percevais que ce

n'était pas un engagement à prendre à la légère et qu'il n'y avait pas de retour en arrière envisageable. Quand je m'engageais dans quelque chose, j'y allais entièrement, sans frein, ce qui m'a valu à plusieurs reprises de prendre le mur de plein fouet dans mes amitiés, en amour... J'avais donné mon cœur à des femmes que Dieu n'avait pas agréées. J'en suis sorti meurtri et anesthésié dans ma joie de vivre et dans mes pensées. Dieu me restaura petit à petit mais je compris mieux ce passage de la bible (Proverbes 4 : 23) : « Garde ton cœur plus que toute autre chose, car de lui viennent les sources de la vie ». Une peine de cœur est la chose la plus terrible qui me soit arrivée. J'ai appris récemment que, dans le cœur il y a un système nerveux indépendant contenant environ 40 000 neurones. Les connexions neuronales se font par nos pensées. Donc le cœur pense et il envoie même plus de messages au cerveau que le cerveau ne lui en envoie. Donc si le cœur est notre cerveau, notre moteur... Je vous laisse imaginer les dégâts d'une peine de cœur sur notre corps, d'autant plus que le sang qui contient la vie passe par là et l'irrigue tout entier (je développerai peut être dans un autre livre ce que je comprends des pensées et de leur influence sur notre corps, l'âme et l'esprit).

L'ultimatum que j'ai posé à Dieu était celui-ci : si Il existait réellement, si Il avait créé la terre, les arbres, le soleil et tout ce qui existe, si c'était vrai tout ce que je lisais dans la bible, Il n'aurait pas de mal à me faire un signe plus percutant que tous ces petits signes car c'est le choix d'une vie et il y'a tellement de chemins comme l'Islam, le bouddhisme, le judaïsme que je voulais être sur le bon et ne pas me perdre pour l'éternité. Je ne voulais pas arriver à la fin et me dire que j'étais passé à côté. Moi j'avais fait tellement d'erreurs que je n'étais pas à l'abri d'une erreur supplémentaire. Si Dieu Lui-même me montrait le chemin, je ne pouvais pas m'égarer.

Peu de temps après avoir fait cette prière, je me rendis dans un magasin de bricolage pour acheter des fournitures et là un vendeur que je ne connaissais pas et à qui je demandais de l'aide me regarda et me dit : « Oui, mais d'abord répondez à cette question : qui a dit je suis le chemin, la vérité et la vie ? » Là je sentais que quelque chose se passait dans l'air. J'étais mal, angoissé, paniqué et halluciné. Je connaissais la réponse mais j'ai dit Lao Tseu (un sage chinois) pour voir ce qu'il allait me dire... Et il me regarda avec douceur et en même temps avec

autorité puis il me dit : « Continue à chercher ». C'est Jésus-Christ qui a dit ça...

Je ne savais plus quoi faire, où aller. J'étais submergé par la terreur. Alors tout était vrai. J'ai demandé à Dieu de me montrer le chemin et Il a fait parler un vendeur dans un magasin. Il m'entend, Il me voit, je suis nu devant Lui...

Je suis rentré chez moi pensif et finalement j'ai dit au Seigneur que je capitulais et que je Lui donnais ma vie. A partir de là j'ai commencé à étudier la bible et parler à Dieu pour Lui demander des réponses, des signes.

Je commençais à prêcher l'évangile à mes amis, ma famille et des enseignements sortaient de ma bouche comme si j'avais toujours fait ça et le plus surprenant était que je parlais de choses que je n'avais pas forcément lues ou dont je n'avais jamais entendu parler. C'était des révélations. Heureusement, quand je lisais les forums ou la bible, je voyais que cela correspondait à ces révélations... Ouf ! J'étais dans la vérité. J'expérimentais Jean 16 :13 : « Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité : car il ne parlera pas de par lui-même; mais il dira tout ce qu'il aura

entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver ».

Effectivement, encore aujourd'hui, ce que je sais, ce que je connais est le fruit d'une intimité, d'une relation personnelle avec Son esprit qui me conduit dans toute la vérité, qui me convainc de péché de justice et de jugement. Lui et Lui seul peut attester ce qu'on me dit, la direction à prendre. L'autorité au-dessus de moi c'est Christ, même si je suis bien entouré. Toute aussi ointe que puisse être la personne qui m'enseigne, si ce n'est pas une révélation personnelle qu'elle a reçue de Dieu, ce sera purement intellectuel et je passerais à côté. Je sais aujourd'hui que Dieu n'a jamais voulu que l'on soit abreuvé d'une nourriture prémâchée mais du fruit de la révélation qui a sa source en Lui. Après, Dieu peut tout à fait se servir de personnes croyantes ou non croyantes mais je crois que l'évangile actuellement prêché entraîne plus à la passivité qu'à une connexion à l'intimité personnelle avec notre Père et du coup cela nous prive de la vraie liberté.

Je suis tombé aussi sur les passages de Marc 16 : 16 à 18 qui dit que « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné. Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru: en mon nom, ils chasseront les démons; ils parleront de nouvelles langues; ils saisiront des serpents; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal; ils imposeront les mains aux malades, et les malades, seront guéris ».

Je me disais : si tout est vrai de ce que j'expérimente jusqu'à maintenant de la bible alors ça aussi c'est vrai et je veux le vivre.

Je commençais donc à prendre un temps pour prier pour moi-même, je me disais que Dieu appuiera et confirmera sa parole. Je commençais maladroitement à prier pour ma délivrance en ordonnant à Satan et à tout ce qui doit dégager de me lâcher et de quitter mon corps... Et au bout de 45 minutes, j'étais en sueur à force de persévérer. A l'époque je croyais que le combat c'était moi qui le menais et du coup ça ne me renvoyait plus à une position sur mon identité dans laquelle c'était Sa grâce qui opérait et pas ma capacité à prier longtemps avec acharnement. Je me

remettais sous le joug des mérites croyant que c'était ma capacité à combattre et à persévérer qui allait déterminer l'issue.

Malgré le fait qu'Il ne souhaitait pas que j'en reste là au niveau de la révélation, le Seigneur a quand même honoré le fait que je sois violent pour Lui et déterminé à ne pas lâcher et du coup quelque chose est quand même sorti de moi comme si on arrachait des racines spirituelles par ma tête et de la minute d'avant à la minute d'après j'étais déjà transformé : plus de joie, de paix... Et là, c'était géant toutes les perspectives qui s'offraient à moi : je croyais en tout ce que disait la bible. Il n'y avait plus de limites...

Je me suis mis à prier pour ma mère qui avait un problème d'alcoolisme sévère et que les centres de cure et les médicaments n'arrivaient pas à apaiser. Elle a été délivrée au bout d'une demi-heure et quand elle a rouvert les yeux ce n'était plus la même ! Ses yeux avaient un autre éclat : c'était la fin d'une longue période d'alcoolisme et de destruction avec tentative de suicide. Elle a été également guérie au niveau des os de son nez : sa cloison nasale s'est redressée miraculeusement dans la nuit après avoir prié

pour elle dans la journée. Depuis, elle a encore reçu plein de guérisons et vu des miracles...

Mon père qui me traitait de taré, de fanatique, d'extrémiste dans tout ce que je faisais a finalement capitulé pour me laisser prier pour son algie vasculaire faciale (une douleur extrême sur la moitié du visage) qui le handicapait et l'obligeait à être sous oxygène plusieurs heures dans la journée. Le seigneur l'a guéri malgré ses critiques, ses insultes et ses mauvaises pensées vis-à-vis de Dieu. Il était quand même aimé du père. Au jour où j'écris, il n'est pas encore au Seigneur malgré tout ce qu'il a pu voir comme miracles : rallongement de jambe et autres... J'ai cette conviction qu'il sera bientôt en Christ et je constate que ce n'est pas le miracle qui sauve une personne.

Mes deux frères sont venus également au Seigneur et se sont fait baptiser ainsi que ma mère. Je vois chaque jour de plus en plus la gloire de Dieu, même si il y'a certaines épreuves comme pour Job où Dieu laisse le diable s'exprimer sur les droits qu'il a sur nos vies par rapport au péché afin de nous faire grandir et de façonner notre personnalité et aussi de nous aider à mourir à nous même.

En effet la pression révèle les fuites et Dieu nous aime tellement qu'Il veut réparer ces fuites pour arriver à devenir celui ou celle qu'Il veut que l'on devienne.

Plus nous grandissons en Lui et plus nous abandonnons notre nature pécheresse, plus le Saint Esprit agit en nous et nous révèle le Père et notre identité en Lui, car la création soupire après la révélation de qui nous sommes en Lui et là Christ peut s'incarner. L'onction peut se manifester et la terre peut être transformée par Sa gloire. Ce n'est plus nous qui vivons pour nous mais nous qui vivons pour Lui...

Cela nous coûtera forcément car notre ancienne nature et nos habitudes sont tenaces mais le lâcher prise est essentiel et il passe par une repentance en profondeur sur tout ce que nous n'avons pas encore abandonné au Seigneur.

Le terme grec qu'on a traduit par repentance est *métanoïa* qui signifie « changement de vue », un « renversement de la pensée » et donc un changement d'attitude puisqu'il faut produire du fruit qui manifeste notre repentance...

Il est important également de comprendre cette notion de repentance pour la délivrance car nous avons reconnu que nous sommes sauvés par sa grâce et que nous sommes pécheurs mais la bible nous dit qu'on peut être sauvé comme au travers du feu, c'est à dire ne pas rentrer dans le plein potentiel de notre salut.

Je n'ai aucun doute du fait que, lorsque j'ai capitulé devant le Seigneur et que je me suis fait baptiser, j'étais sauvé mais maintenant mon Père d'amour m'a laissé le choix de juste en rester là ou de continuer à avancer. Car nos œuvres seront pesées et nous n'aurons pas tous la même place dans Son royaume bien qu'Il veuille que tous soient sauvés et parviennent à la connaissance de la VERITE. C'est Lui la vérité, c'est Le connaître Lui parfaitement comme Il nous connaît. Dans osée 4 : 6 il est écrit : « Mon peuple est détruit, faute de connaissance... » Le manque de connaissance de Son amour et de notre identité donne des droits à l'ennemi car il a encore accès à nos vies au travers de ces péchés. Combien sont encore malades, tristes, addict alors qu'Il a tout cloué à la croix.

Colossiens 2 : 13 à 15 « Vous qui étiez morts par vos offenses et par l'incirconcision de votre chair, il vous a

rendus à la vie avec lui, en nous faisant grâce pour toutes nos offenses; il a effacé l'acte dont les ordonnances nous condamnaient et qui subsistait contre nous, et il l'a détruit en le clouant à la croix; il a dépouillé les dominations et les autorités, et les a livrées publiquement en spectacle, en triomphant d'elles par la croix.... »

Encore faut-il l'intégrer... C'est acté : le diable n'a plus de droits mais, par manque de connaissance, on pêche par rapport à ce qui a été acquis et donc on lui laisse des droits sur nos vies. Si je fais de la délivrance, sans discernement, sans que la personne pour qui je prie ne se repente, Dieu peut faire grâce c'est certain mais bien souvent ça ne servira à rien.

Matthieu 12 : 43 à 45 « Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point. Alors il dit: Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti; et, quand il arrive, il la trouve vide, balayée et ornée. Il s'en va, et il prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui; ils entrent dans la maison, s'y établissent, et la dernière condition de cet homme est pire que la première. Il en sera de même pour cette génération méchante.

Pour témoignage une fois je priais pour les yeux de ma maman et il y avait un esprit qui était lié à son problème de vision. J'ai prié, elle a été libérée, elle arrivait à lire sans lunettes, sans difficulté et même le plus petit caractère... Je me souviens, j'ai pris ses lunettes et j'allais les jeter à la poubelle en lui disant : « Tu n'en as plus besoin maintenant ». Elle m'a répondu de ne pas les jeter « des fois que ça revienne ».

C'est revenu alors qu'elle était libre mais la maison avait été nettoyée de l'esprit qui la liait mais elle était vide de Christ car la pensée sur son identité n'avait pas pris la place. Elle n'avait pas eu la révélation sur ce que Dieu a accompli, qu'Il l'aimait, que c'était Sa fille chérie et qu'Il voulait le meilleur pour elle et donc qu'Il l'avait déjà guérie... L'esprit a donc eu un droit quelques heures plus tard et est revenu et la santé visuelle de ma mère est devenue pire qu'avant.

Prier pour des guérisons ou des délivrances sans rentrer en profondeur donne encore plus de droits à l'ennemi sur nos vies. C'est s'intéresser à la conséquence des problèmes et non à la cause. Au symptôme et non à la maladie.

On peut aussi faire une sorte de sorcellerie chrétienne car le terme sorcellerie dérive du mot sort, maléfice lancé par un « jeteur de sorts » (communément appliqué aux pratiques visant à influencer les énergies d'une personne, d'un lieu, d'un objet, etc...)

Chaque fois que nous prions pour influencer quelqu'un ou quelque chose ou que nous parlons concernant Dieu, nous devrions nous assurer que Christ nous mandate pour le faire afin de ne pas faire comme Pierre à qui Jésus a dit arrière de moi satan car tes pensées ne sont pas les miennes. De plus Jésus n'est-il pas notre modèle ? Il faisait ce qu'il voyait le Père faire

Romains 8 : 26 « De même aussi l'Esprit nous aide dans notre faiblesse, car nous ne savons pas ce qu'il nous convient de demander dans nos prières. Mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables... »

MES EXPERIENCES DANS LE SYSTEME RELIGIEUX

Après ma conversion hors cadre humain seulement par Dieu, j'ai expérimenté l'enseignement directement à la source des révélations qu'il voulait me donner en son temps et suivant mon avancement et ce que j'étais prêt à lui lâcher. Durant trois ans je priais pour les gens avec le discernement que j'avais, parfois mal, parfois bien, et Dieu a honoré ma persévérance et mon envie d'avancer, le fait qu'il ait trouvé une personne qui a besoin de partager et de transmettre ce qu'il a reçu et qui n'a pas peur de s'exposer et de prendre position pour Lui.

Je commençais à me sentir seul... Je venais de prendre de la distance avec mes amis avec qui je buvais et je me droguais dans le passé. Je priais pour des gens que parfois je ne revoyais pas ou qui n'accrochaient pas au wagon pour pouvoir communier et partager. Ma famille, bien qu'ayant vécu des miracles et des guérisons, gardait toujours une certaine distance. J'étais seul et même si j'étais heureux dans ma relation avec Dieu, j'avais besoin de le partager avec quelqu'un.

J'ai donc prié Dieu en Lui mentionnant que j'avais tout lâché pour Lui, la drogue, la cigarette, l'alcool, mes amis, ma réputation... Je me sentais seul et j'avais besoin de quelqu'un avec qui je puisse partager ces expériences et apprendre aussi des siennes. J'ai prié Dieu qu'Il mette sur ma route quelqu'un qui comprenne mon parcours car à l'époque je ne savais pas à qui m'adresser, qui voir : un prêtre, un pasteur ? J'étais étranger à toute culture religieuse chrétienne.

Et un jour, je vois un gars que je connaissais au lycée et que j'apercevais en soirée beuverie qui poste un verset de la bible en statut sur Facebook. Ça m'a interpellé et du coup je me suis empressé de le contacter pour lui expliquer ce qui m'était arrivé. Je lui ai dit que j'étais chrétien. Il m'a dit que sa famille était chrétienne protestante depuis avant sa naissance mais que lui s'était éloigné de tout ça et qu'il sentait le besoin d'y revenir. Il était venu à la repentance et il ne voulait plus de cette vie dissolue.

On a donc commencé à se fréquenter et tout de suite j'ai senti que c'était une connexion de Dieu. En effet, il avait baigné dans les enseignements chrétiens depuis l'enfance

et avait un regard et une profondeur différente ainsi que des réponses à des questions encore en suspens que j'avais posés au Seigneur.

Je sentais l'onction quand je lui parlais comme si Dieu approuvait cette rencontre. Bien sûr je ne lui disais rien. Des fois je passais pour plus dingue que ce que je pensais quand je lui parlais de délivrance et de guérison. Car dans les assemblées qu'il fréquentait, on parlait de guérison mais on ne vivait pas forcément la puissance de Dieu ou très occasionnellement et apparemment pas de délivrance car à ce que je comprenais un chrétien né d'en haut ne peut pas avoir de lien démoniaque...

Finalement au bout d'un moment, une fois la barrière de la crainte passée et peut être rassuré que je ne sois pas un sorcier ou autre, il a accepté que je prie pour lui et même pas 10 minutes après il s'est relevé l'air halluciné car quelque chose venait de le quitter.

Nous avons donc commencé à nous voir régulièrement et au final je lui parlais de mon besoin de communier. Je cherchais un endroit de rassemblement et il m'a dit qu'il

allait dans telle assemblée alors je me suis dit pourquoi pas.

Nous sommes donc allés dans cette fameuse assemblée qui ne payait pas de mine en apparence. Le lieu ressemblait à une salle des fêtes et je me suis dit c'était un bon point que de ne pas dépenser de l'argent en fioriture d'apparat.

Une fois devant l'entrée, nous avons été accueillis par des gens qui avaient le sourire jusqu'aux oreilles et qui en apparence du moins avaient l'air très heureux, aimants et très chaleureux.

J'étais impressionné par la grandeur de la salle et par le nombre de personnes présentes pour le culte. Il y en avait de tout âge. J'avais une conception vieillotte de l'assemblée avec seulement des anciens qui chantaient des chants d'un autre temps.

Donc je pris place sur un siège en plastique tourné vers l'estrade comme une salle de concert. Il y avait un écran sur lequel s'affichaient les chants comme au karaoké. Nous suivions le groupe qui interprétait les louanges, les gens étaient exaltés, certains parlaient une langue

bizarre... Je repensais à mon ancienne vie avec ses concerts débridés et je me demandais ce que je foutais là... Est-ce que Dieu approuvait ? Est-ce que je n'étais pas en train de perdre ma personnalité pour me conformer quelque part à une morale chrétienne, une façon de faire et d'être ? Car ils avaient tous l'air tellement conforme que ça me faisait peur. J'avais l'impression que je n'étais pas comme eux. Que je devais devenir un autre. Si c'était le cas, je devais être tellement mauvais... Je me disais qu'il y avait encore pas mal de boulot à faire en moi.

La louange finie, le pasteur prit le micro afin de faire un appel au don et de nous rappeler l'importance de donner sa dîme... Patati patata. Je me disais que ça ferait une sacrée entorse à mon budget mais que ça avait l'air biblique alors les semaines qui suivraient je me plierais à ce rituel qui semble être agréable à Dieu. Plus tard, j'apprendrais que la dîme et les offrandes sont deux choses différentes et que la dîme était toujours tournée vers les personnes et également je comprendrais qu'on n'est plus sous la loi et que ça ne sert à rien de donner d'une manière religieuse et légaliste. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut plus donner mais seulement qu'il faut le

faire selon ce que Christ veut et surtout à qui Il le veut car les finances sont à Lui...

Ensuite nous avons pris ce qu'ils appellent « la sainte cène » que ne prenaient, selon la coutume de l'assemblée, que ceux qui étaient passés par les eaux du baptême... Je n'allais donc pas pouvoir boire de vin ni manger de pain pour communier avec mes frères et sœurs sur la foi commune qui nous anime à savoir Jésus qui s'est livré pour nous, son corps brisé et son sang qui a coulé pour nous dire combien Il nous aime. Je n'y avais pas droit malgré mon profond engagement pour le Seigneur. Tout ça parce que je n'étais pas encore baptisé. Je me sentais un peu exclu mais, par peur de choquer, je ne l'ai pas prise les premiers temps. Je ne me suis pas fait baptiser plus tôt car je ne connaissais personne qui pouvait le faire et j'avais mis cette question de côté me sentant déjà tellement sauvé.

Après tout ce cérémonial est venu le temps du message du pasteur, un homme charismatique. C'était propre, sans fioriture, un message clair et simple duquel je n'ai malheureusement rien appris et ce plusieurs fois. Je restais un peu sur ma faim de nouveauté, mon envie

d'être percuté par de nouvelles révélations mais on ne peut prêcher dans la gloire et l'approbation de Dieu que ce qu'on vit c'est-à-dire ce qui nous a été révélé. Et même si on entend un super message, si Dieu ne nous le révèle pas c'est juste une adhésion mentale et ça ne porte pas le fruit que ça devrait porter dans nos vies. Tout le monde a une bible mais tout le monde ne marche pas dans le salut avec tous les dons qui sont prévus car beaucoup s'approchent de Dieu avec leur intelligence. Dieu a prévu que ce soit par Lui, par Son esprit car sinon ça serait par nos mérites et notre capacité à comprendre que l'on s'approcherait de Lui et ça serait inégal. Nous n'avons pas tous les mêmes capacités.

Une fois le culte fini, il y a eu le temps de « la communion fraternelle » devant l'assemblée. J'ai discuté avec d'autres jeunes qui me posaient des questions sur mon parcours. Je me suis rendu compte que, quand je parlais de ce que je vivais, quelque chose ne collait pas et quand j'ai parlé de témoignage de délivrance, on s'est un peu éloignés afin que personne n'entende. Un jeune est allé vers le pasteur pour lui parler : ils ont discuté tout en me regardant ... Je sentais un malaise.

J'ai continué à aller à l'assemblée quelques fois avec l'idée du baptême qui me trottait dans la tête et mon ami me parlait justement du fait qu'il attaquait sa formation préalable au baptême qui devait durer quelques mois... Là encore je me questionnais car je me sentais prêt et je me demandais si un tel protocole était nécessaire car quand je lisais la bible (Philippe et l'eunuque) cela me paraissait plus simple. L'eunuque accepta l'évangile de Jésus mort pour nos offenses, du salut par la grâce et du coup il fut baptisé : c'était un acte de foi et un engagement à avancer dans une nouvelle vie.

Pour moi c'était simple et je ne comprenais pas ce qui justifiait autant de barrières, autant de difficultés pour rentrer dans les eaux du baptême... Maintenant je comprends que c'est le manque de discernement dû à certains enseignements qui nous conditionnent et nous limitent. L'intimité avec Dieu et les révélations qui en découlent devraient faire partie du quotidien de chaque enfant de Dieu. Malheureusement, quand on ne rentre pas dans cette dimension dans notre marche avec Dieu, dimension pourtant très accessible, cela pousse à mettre certains hommes en position d'autorité et plus en

ministère de guidance mais de dominance. Et ça devient un joug, un fardeau bien trop lourd à porter. On a fait des intermédiaires et ce n'est plus Christ la tête mais un homme, chacun doit s'investir dans le corps de Christ. On se laisse contrôler, on devient méfiant, hypervigilant...

Après quelque temps, j'ai senti le besoin de prendre un rendez-vous avec le pasteur afin de lui expliquer ce qui me perturbait. L'entretien s'est passé un peu comme je m'y attendais : j'avais face à moi un berger qui détient toute la vérité et qui est complètement hermétique aux révélations de ses brebis.

Je devais passer le balai, ne pas m'enorgueillir, etc. Discours habituels auxquels beaucoup ont eu droit quand ils ont demandé à intégrer une communauté... J'ai bien compris qu'il voulait que je reste à ma place. Le débat s'est conclu par une question : « Qui est ton autorité ? Qui est ton pasteur ? » Je lui ai répondu que c'était Christ à plusieurs reprises et nous en sommes restés là. Finalement, je ne garde pas de rancœur ni d'amertume envers ce pasteur qui lui-même est victime d'un système qui le loge et le nourrit : il en est quelque part prisonnier. J'ai décidé de ne plus aller dans cette assemblée dans

l'optique de m'y investir, convaincu par Dieu qu'il ne me voulait pas là bas. Nous sommes censés vivre par la foi et donc l'église, qui est le corps de Christ, aussi. Il me semble voir trop d'œuvres qui fonctionnent sur le même modèle pyramidal qu'une entreprise ou qu'une association et si le Saint Esprit leur était enlevé, je pense qu'elles continueraient à fonctionner de la même manière. On s'est servi du monde et de notre chair comme fondement pour bâtir l'église de Christ. Mais c'est la Sienne, pas la nôtre. Nous sommes plus dans le « bâtissons-nous » que dans le « je bâtirai mon église ». C'est Lui qui bâtit avec des pierres vivantes, pas avec des briques moulées...

Marc 7 : 8 Vous abandonnez le commandement de Dieu, et vous observez la tradition des hommes. 9 Il leur dit encore: Vous anéantissez fort bien le commandement de Dieu, pour garder votre tradition...

Veillons à ne pas mettre d'ivraie dans la semence de Dieu.

J'espère que ces partages de mes révélations vont vous aider à vous approcher de Dieu et à être radical pour Lui car là où il n'y a pas Christ, l'Esprit de vie en nous ne peut pas vivre librement et nous ne pouvons pleinement être

épanouis et goûter à tout ce qui a été accompli à la croix. C'est devant nous qu'est placé ce choix de toujours Lui lâcher plus de nous-mêmes. La vie ou la mort, le bien ou le mal : moi j'ai choisi la vie et je veux que tout ce que comporte ce choix, ainsi que mon salut, soit pleinement manifesté.

Je me suis fait baptiser par un frère plus sensible à l'esprit trois ans après ma conversion par immersion, pour obéir à Dieu et m'engager publiquement avec lui. Tout comme je l'ai fait par la suite avec l'épouse qu'il m'a donné en lui passant symboliquement l'alliance au doigt publiquement. C'est un mariage on épouse Christ... On doit donc se marier en conscience et non de force. On ne peut donc pas concevoir le mariage des enfants. Je prie que Dieu vous emmène plus loin encore dans la révélation de Son amour parfait qui bannit toutes craintes et que vous puissiez vous abandonner pleinement dans Ses bras car il y a toutes les sécurités en Lui : Il sait comment se comporter avec chacun, Il ne brusque pas. Il ne prendra pas ce qu'on ne veut pas Lui laisser. Je prie que vous puissiez pleinement rentrer dans votre salut.

Salutations

UN CHEMINEMENT...

UNE RECHERCHE DE VÉRITÉ

LA RENCONTRE

UNE VIE TRANSFORMÉE

...UN AVENIR ET UNE ESPÉRANCE